héran. Des communications très vives ont eu lieu, à cette occasion, entre Hadji Mirza Aghassi et le prince Dolgourouki. Nous attendons par le prochain bateau les suites de cet événement.

Le choléra n'a pas encore disparu de Constantinople; on dit même que ces jours derniers il y a eu une espèce de recrudescence, et l'on ajoute que depuis l'incendie d'Arnaoutkeui, plusieurs cas ont été constatés parmi les personnes qui sont établies sous les tentes de ce village, qui y ont été dressées par ordre du gouvernement.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, S. M. le Sultan s'est rendu, avec sa suite ordinaire, à la mosquée de Béchiktache, pour y assister à la prière de midi.

— Le 27 avril, à l'occasion de la naissance du Prince Mohammed A'abid, tous les ministres et les hauts fonctionnaires de la Porte se sont rendus, à 4 heures de l'après-midi, au palais Impérial de Tchéragan, pour présenter au Sultan l'hommage de leurs félicitations.

-- Le 29 au matin, S. A. le Grand Vézir, Sarim pacha, et S. A. Halil pacha, président du conseil suprême justice, se sont rendus au palais Impérial de Tchéragan, pour renouveler à Sa Majesté les assurances de leur reconnaissance et de leur dévouement.

S. A. le Grand-Vezir a travaillé avec le Sultan une grande partie de la journée du 29.

— Aujourd'hui il y a *Rikiab* au Palais de Tchéragan à l'occasion de l'élévation de S. A. Sarim pacha au Grand Vézirat.

-- Hier dimanche, S. A. le Grand-Vézir et S. A. le président du conseil suprême de justice ont reçu les félicitations des ministres et des principaux employés de la Porte.

-- Samedi dernier, l'ancien Grand-Vézir Réouf pacha, membre du conseil et ministre sans portefeuille, s'est rendu à la Porte pour présenter ses félicitations à LL. AA. Sarim pacha et Halil pacha.

-- M. Cor, chargé d'affaires de France, s'est rendu, samedi dernier, sur le bateau à vapeur français de station la *Vedette*, pour y faire sa visite officielle au commandant de ce bâtiment. En se retirant, M. Cor a été salué de 17 coups de canon.

-- M. de Bourqueney s'est embarqué le 27 au soir, avec sa famille, pour France, sur le paquebot français le *Périclès*.

Toutes les personnes attachées à l'ambassade française, le commandant et l'état-major du bateau à vapeur de station la *Vedette*, les officiers français au service de la Turquie, des négocians français et étrangers, le comte Perponcher, chargé d'affaires de Prusse, M. Martorana, chargé d'affaires de Naples, les personnes attachées à la légation anglaise, le premier drogman de la légation espagnole, M. Souza, le commandant du bateau à vapeur anglais de station, celui de la goëlette sardienne l'*Elisabetta*, etc., ont accompagné l'ex-ambassadeur de France à bord du *Périclès* pour lui faire leurs adieux. Quelques dames étaient également venues souhaiter un heureux voyage et exprimer leurs regrets à Mme de Bourqueney qui, par ses rares qualités, avait su mériter les sympathies générales de la société de Péra.

-- Ainsi que nous l'avions annoncé, les réjouissances publiques qui ont eu lieu a l'occasion de la naissance du Prince Mohammed A'abid, ont duré sept jours, pendant lesquels les établissemens publics ont été illuminés tous les soirs, et les batteries de terre et de mer ont tiré des salves aux cinq heures de la prière.

-- Echref bey, l'un des principaux Capoukehayas de la Porte, qui avait été envoyé en mission au Yemen, est arrivé vendredi dernier à Constantinople.

-- Le fonctionnaire porteur des cadeaux que le Sultan envoya à la Mecque, il y a plusieurs mois, est arrivé à Constantinople, vendredi de la semaine dernière, de retour de sa mission.

-- Izzet pacha, nommé en dernier lieu gouverneur de Janina, en remplacement de Hafiz Méhémet pacha, est parti mercredi dernier à bord du bateau à vapeur de l'état le *Médjidié*, pour se rendre à Salonique et de là à son poste.

-- Ahmet Izzet pacha, qui vient d'être nommé lieutenant-général dans l'armée de l'Irak, doit partir prochainement de Constantinople pour se rendre à Bagdad.

-- Ahmet bey, fils du gouverneur de Bagdad, dont nous avons eu déjà occasion d'annoncer la mission, se dispose à partir pour sa destination par le prochain bateau de Trébisonde. Les personnes qui composent la suite d'Ahmet bey, ont quitté Constantinople vendredi dernier.

-- Hier dimanche, Mgr Ferrieri, ambassadeur de S. S. le Pape Pie IX, s'est rendu à l'hôpital de l'association commerciale de piété, situé au Grand-Champ des morts. S. Exc. a visité, dans toutes ses parties, cet établissement destiné à la colonie européenne sans distinction de culte ni de nationalité, et en partant il a remis au directeur de l'hôpital des marques de sa charité au profit des malades.

-- M. le baron de Richthofen, consul-général de Prusse à Yassi, avait obtenu de son gouvernement un congé pour venir passer quelque temps à Constantinople. Pendant son séjour dans cette capitale, il a été présenté à la Sublime Porte par le chargé d'affaires de Prusse, M. Perponcher.

M. le baron de Richthofen est parti samedi dernier par le bateau à vapeur du Galatz pour retourner à son poste.

— Samedi dernier, un grand exercice à feu a eu lieu sur la place du Séraskierat.

— La *Gazette officielle*, dans son dernier numéro du 29 de ce mois, annonce que l'ancien gouverneur de Mossoul, Mehmed pacha Kiritli-Oglou, conformément aux prescriptions du code criminel qui inflige à tous les fonctionnaires qui contreviennent aux lois divines et aux volontés de Sa Majesté, un châtiment proportionné à leurs méfaits, avait été, il y a quelque temps, pour certains actes répréhensibles, dégradé du rang de vézir, en vertu d'une ordonnance Impériale. Jusqu'à ce jour, il avait subi le châtiment qui le couvrait de honte, aux yeux de ses semblables, attendant avec confiance et résignation, le pardon de S. M. le Sultan, dont la clémence et la commisération sont sans bornes, a daigné jeter sur lui un regard de pitié et a ordonné sa réhabilitation, en lui conférant de nouveau le rang de vézir.

-- On lit dans un des derniers numéros de l'*Amalthée*, journal grec qui se publie à Smyrne, qu'un grand nombre d'habitans des îles Ioniennes ont adressé une pétition au gouvernement anglais pour demander la liberté de la presse, se fondant sur les concessions libérales qui sont faites depuis quelque temps dans tous les états de l'Europe. D'après des lettres de Courfou arrivées par le dernier bateau de Trieste, le ministère britannique aurait déjà fait droit à la demande des pétitionnaires.

-- Une lettre de Silivrie, du 29 avril, annonce que le choléra venait de se manifester dans cette ville, et qu'à cette date on y comptait de 60 à 70 attaques par jour. 15 personnes avaient déjà succombé à la maladie, qui a également envahi un village voisin appelé le Fanal.

-- Mercredi dernier, un accident fâcheux, et qui aurait pu avoir des conséquences très graves, a eu lieu dans le port. En tirant des salves à l'occasion de la naissance du Prince Mohammed A'abid, un boulet qui avait été oublié dans un des canons des bâtimens mouillés près de l'Arsenal, partit dans la direction du Phanar et pénétra dans une des maisons de ce quartier. La proximité de l'endroit d'où ce boulet partit, doit faire comprendre la violence du coup qui frappa la maison. Celle ci fut en quelque sorte ébranlée jusque dans ses fondemens, et les personnes qui l'habitent furent saisies d'une frayeur inexprimable. Le fait fut porté à la connaissance de S. A. Halil pacha, alors ministre de la marine, qui en fut profondément affligé, et donna les ordres les plus formels pour que prompte satisfaction fût donnée aux propriétaires de la maison endommagée par cet accident.

-- Mercredi dernier, vers le soir, le nommé Danel Carol, français, rencontra, au Grand-Champ, le nommé Yaroumi, juif polonais qu'il connaissait pour l'avoir vu une ou deux fois. La conversation s'engagea sur les affaires de la Pologne. Carol, dont la mère était polonaise, manifesta le désir de partir pour combattre en faveur de la Pologne, si autant en ferait le juif. Bref, invitation à celui-ci de venir coucher chez Carol, plutôt que de regagner son gîte éloigné. Tous deux étaient ivres ou peu s'en fallait.

Au moment de se coucher, le Français croit entendre du bruit dans le bas de sa maison. Pensant que ce peuvent être des voleurs, il prend d'une main une lumière, de l'autre, un sabre-poignard et donne au juif deux pistolets *coup-de poing*. Le juif refuse de descendre, et le Français le soupçonnant alors d'être de complicité avec les voleurs qu'il croit avoir entendus, insiste pour qu'il le suive et veut même l'y forcer. Le juif pose les pistolets sur une table et saisit le français à la gorge; de son côté, le Français jette son sabre, prend le juif à bras le corps et l'ayant terrassé, il se relève pour mettre les pistolets hors de sa portée. Le juif croyant que son adversaire veut le tuer, descend au premier étage et se jette par la fenêtre. Le Français le suit, mais il trouve le premier étage vide et entend crier de la rue, d'une voix plaintive : Aman! Aman! Il regarde par la fenêtre et reconnaît le juif étendu sur le pavé. Il descend en toute hâte, le trouve tout baigné dans son sang, et le chargeant sur ses épaules, il le reconduit chez lui. Les cavas avertis par les voisins et le *Bekchy* accoururent, arrêtèrent le Français, le conduisirent au poste de Galata-Sérail, et de là à Top-Hané.

Le juif a été transporté à l'hôpital de l'arsenal; son état est dit-on désespéré.

-- Dans la nuit du 28 au 29, le feu s'est déclaré dans une maison située sur les hauteurs qui dominent le village de Fondoukli. Les prompts secours qui sont arrivés sur le théâtre de l'incendie, ont permis aux travailleurs de se rendre bientôt maîtres des flammes, qui n'ont consommé, assure-t-on, que la maison où le feu avait pris.

-- Dans la même nuit, un autre incendie a éclaté dans une maison située derrière les prisons de l'arsenal. Le dommage causé par ce sinistre a été très peu considérable.

NOUVELLES D'EUROPE.

Nous reproduisons dans le numéro de ce jour, pour les abonnés de l'extérieur, les nouvelles contenues dans le supplément que nous avons publiés samedi dernier.

Dans le dernier numéro du *Journal de Constantinople*, nous avons résumé, sous le titre : *Situation de l'Angleterre*, les nouvelles les plus importantes qui avaient trait aux affaires de l'Irlande et à la manifestation que les Chartistes devaient faire, le 10, à Londres. La question de l'Irlande, qui a toujours été un très grand embarras pour l'Angleterre, a pris, dans ces derniers temps, une gravité qui y préoccupe vivement les esprits. Le cabinet britannique n'ignore pas qu'il y a, dans l'irritation actuelle des Irlandais, un danger réel pour la tranquillité du royaume-uni; aussi prend-il ses précautions pour être en mesure d'agir selon les circonstances. Mais quelle que soit la gravité de la situation de l'Irlande, on peut dire qu'un danger plus immédiat et plus grand encore pouvait naître de la manifestation des Chartistes; et une extrême inquiétude s'était emparée de la nation toute entière. On sait que le gouvernement avait pris toutes ses précautions pour que cette manifestation n'eût pas lieu, ou pour que force restât à la loi, dans le cas où les Chartistes ne tiendraient pas compte de l'interdiction qui leur était faite. Bien qu'ils eussent dit jusqu'au dernier moment qu'il ne renonceraient pas au *meeting* annoncé, cependant mieux conseillés sur leurs intérêts, ils ne se sont présentés, le 10, au lieu indiqué pour la réunion, qu'en très petit nombre, et la journée s'est passée sans collision avec la force armée. Tout le monde attendait ici avec la plus vive impatience le résultat de cette journée, et c'est pour ce motif que nous publions aujourd'hui un supplément qui, indépendamment des détails relatifs à la journée du 10, contient un bulletin emprunté au journal *Il Corriere Livornese* qui relate la prise de Peschiera, et quelques nouvelles de France, d'Italie et d'Allemagne. Voici comment le *Journal des Débats* du 12 avril, que nous avons reçu par le bateau à vapeur de la Compagnie Rostand arrivé hier matin, rend compte de ce qui s'est passé à Londres le 10:

« Nous sommes heureux d'avoir à annoncer que les bruits répandus sur une collision sanglante qui aurait eu lieu à Londres, étaient sans fondement. La journée du 10 s'est passée sans désordre. En présence des préparatifs de répression faits par le gouvernement anglais, en présence surtout des formidables préparatifs de résistance faits par toute la population de Londres, les Chartistes ont eu la prudence de renoncer à une démonstration qui aurait pu engendrer une terrible guerre civile dans les rues de la capitale.

« Dès le matin du 10, les chefs et les délégués de la Convention nationale avaient changé leur résolution et avaient abdiqué toute intention d'engager la lutte. 10 à 12,000 hommes tout au plus se sont trouvés au lieu de la réunion; ils ont écouté quelques discours, et se sont dispersés sur les conseils de leurs chefs, et sur l'avis que le passage des ponts était interdit par la police, et, de plus, barrés par des canons. La pétition chartiste a été portée en voiture jusqu'à la Chambre des Communes par une députation, mais la procession qui devait l'accompagner n'a pas eu lieu.

« Il n'y avait pas de lutte possible; les Chartistes étaient dans la position d'une véritable armée d'invasion. Non seulement le gouvernement, non seulement la troupe et l'artillerie, mais tous les habitans de la ville, soutenus par la presse de tous les partis sans exception, étaient rangés en bataille pour les recevoir et pour les écraser. Ce n'était plus une insurrection contre le pouvoir; c'était toute une société armée contre une agression étrangère. La lutte n'a pas été engagée; on doit s'en féliciter au nom de l'humanité.

« La veille au soir, les chartistes paraissaient très déterminés à aller jusqu'au bout, et ils l'annonçaient hautement dans leurs différentes réunions. Dans un *meeting* tenu à Blackeath, près de Londres, le président avait dit: « Camarades, nous sommes décidés à marcher, et rien ne nous fera reculer. Nous ne nous laisserons effrayer ni par des canons ni par des baïonettes. Il n'y a pas de terreur pour des gens qui meurent de faim. » De pareils discours avaient encore été tenus ailleurs au milieu de bruyantes acclamations. Dans un *meeting* à Lambeth, un des faubourgs de Londres, un des délégués de la Convention, M. O'Brien, avait donné sa démission en déclarant qu'il ne voulait pas prendre part à une folie, et que les Chartistes n'étaient pas en force pour engager la lutte. « C'est ce que nous verrons demain, » lui avait-on répondu. Dans cette réunion et dans d'autres, on accusait hautement M. O'Connor et les autres délégués d'être des traîtres, et on annonçait la résolution d'aller à la démonstration avec des armes.

Le lendemain donc, toute la ville s'attendait à une journée. Les journaux de tous les partis, ralliés dans une pensée commune, exhortaient les Chartistes à ne pas tenter une collision malheureuse, mais en même temps exprimaient énergiquement les sentimens de résolution et d'irritation dont était animée la grande masse de la population. Le gouvernement avait fait de grands préparatifs militaires; plus de 10,000 hommes, nombre très inusité pour Londres, étaient consignés dans les casernes et dans les principaux établissemens publics, et vingt pièces d'artillerie avaient été amenées de Woolwich pour garder les ponts. Le vieux duc de Wellington était investi du commandement général et avait la direction absolue de toutes les mesures. Un journal disait à cette occasion :

« Pas d'hésitation s'il faut en venir aux extrémités, pas de confusion fatale entre les attributions des ministres et celles du commandant militaire, comme cela s'est vu dans des capitales étrangères. Notre vœu fervent est que le duc de Wellington ne soit pas appelé à agir; mais s'il y est forcé, il faut qu'il agisse sans contrôle. »

Mais, dans cette occasion, la force militaire n'était point, comme nous l'avons déjà dit, la plus sûre garantie du maintien de l'ordre ou de la répression du désordre. Cette garantie était dans le concours unanime de la population. En peu de jours il s'était créé une armée civique dont le nombre croissait d'heure en heure, et qui présentait au moment de la crise une force de près de 200,000 hommes. Le matin même, les citoyens affluaient encore plus nombreux que jamais pour prêter serment; et il paraît qu'il régnait parmi eux un sentiment général d'exaspération.

Quant à la ville, elle ressemblait à une place assiégée. Dans la Cité et dans les rues principales, toutes les boutiques étaient fermées. Les hôtels, les maisons de banque, les établissemens publics avaient les portes barricadées et les fenêtres fermées et munies de barreaux. Des barricades défensives avaient été formées sur plusieurs points. La Banque présentait un aspect extraordinaire; des sacs à terre avaient été placés tout le long des parapets; dans d'autres parties du bâtiment, on avait construit des barricades; enfin il y avait un travail complet de fortification. Des cabriolets couraient la ville en transportant des munitions; et les habitans enrôlés, portant des brassards et des insignes à leur chapeau, faisaient des patrouilles dans toutes les rues.

En présence de ce déploiement de forces et de cette expression résolue de l'opinion publique, la Convention chartiste, dans la soirée du dimanche, avait jugé convenable de changer son programme. Il fut décidé que la procession que devaient faire les délégués pour aller rejoindre le lieu de leur réunion, serait réglée de manière à faire un long détour et à ne pas approcher des Chambres. Les délégués seuls devaient aller jusqu'au Parlement pour remettre la pétition. Il fut donné officiellement avis de cette détermination au ministre de l'intérieur, et la Convention publia l'Adresse suivante aux ouvriers de Londres :

« Compatriotes, le jour de votre affranchissement est arrivé : votre folie seule pourrait l'empêcher. Si vous voulez réussir, soyez pacifiques; la sainte cause de la liberté ne doit être flétrie par aucun acte de violence. La Convention proclame ennemi quiconque violera la paix. Demain matin, 10 avril, la Convention sera à Kennington-Common à onze heures; elle partira avec la pétition (suivant l'itinéraire tracé plus haut). Dans tous ses actes, elle observera le respect le plus sacré pour les personnes et les biens, et la paix de la capitale. La Convention donne l'assurance aux constables spéciaux et autres autorités qu'ils peuvent compter sur l'aide de la Convention pour faire respecter la paix, la loi et l'ordre.

« Par ordre de la Convention.

« PHILIP M'GRATH, *président*. »

Le lundi matin, à neuf heures, les délégués se rassemblèrent dans le lieu ordinaire de leurs séances, dans Fitzroy-square. Le secrétaire donna lecture d'un avis de la police qui annonçait que la pétition serait reçue par la Chambre, mais que la procession serait interdite. Un des délégués déclara qu'il était prêt à se rendre à la procession, et qu'il comptait que le peuple suivrait. M. Feargus O'Connor, à son tour, très ému, fatigué et malade, apporta des paroles de paix et de modération.

« J'ai, dit-il, passé bien des nuits sans sommeil à penser les conséquences de ce grand mouvement, et je vous assure que les vétérans de la cause, comme nous vous appelons, n'y songent qu'avec la plus vive inquiétude. C'est une folie de croire que nous pouvons amener tout le monde à notre opinion. Je vous conjure d'éviter une collision. Je pense à vous, à vos familles et à tout ce qui peut être sacrifié dans une lutte insensée. Prêchons l'ordre, et exhortons le peuple à garder la paix. »

Un des délégués, dont le nom se retrouve souvent dans ces discussions, s'écria alors :

« Le moment est venu d'agir; tout a été préparé par le conseil exécutif; il n'est plus temps de discuter. »

Après une discussion assez orageuse, un autre s'écria :

« La place de la Convention n'est plus ici; elle est à la tête de la procession, où le peuple est peut-être déjà en collision avec la troupe. »

---

femme de chambre allemande, d'un cuisinier et de ses deux aides, et d'un groom qui sortait depuis six mois de la maison d'un lord ruiné par les chevaux.

Le marquis ne voulut congédier personne, prétendant que dans sa maison on n'avait jamais renvoyé que ceux qui méritaient d'être chassés.

Ce groom l'avait mérité cent fois; mais M. de Pont-Gibaud s'était pris d'une amitié singulière pour ce méchant drôle et lui pardonnait toutes ses fredaines. Les punitions n'allaient jamais au-delà d'une réprimande, et encore n'était-elle pas bien sévère. Cette indulgence extrême pour un garnement qui avait la malice d'un singe, avait eu l'effet contraire qu'en espérait sans doute M. de Pont-Gibaud. De l'espièglerie, le groom était passé à l'impertinence, de l'indolence à la paresse, de la malice à la fourberie, et de la hardiesse au mensonge. Il ne se gênait pas pour prendre ce qui lui tombait sous la main, répondait aux observations de François, comme un sacripant, médisait de tout le monde, et mentait comme un beau diable.

Quand on parlait des incartades de Tom à M. de Pont-Gibaud, — et la marquise dut elle-même s'en plaindre deux ou trois fois, — il faisait comparaître le groom, lui adressait une légère réprimande et le renvoyait en lui tapant sur la joue.

— Il se corrigera, disait il, c'est un enfant !

Les seuls mérites de Tom étaient de parler anglais comme un orateur de meeting et de monter à cheval comme Edward ou Flatmann.

Quand M. de Pont-Gibaud fut amené rue Trudon, il prit le bras d'Antoinette et fit avec elle le tour des appartemens et du jardin.

— C'est assez gentil par ici, dit-il, le quartier est tranquille, et il y a de l'air et de la lumière autour de la maison. Mais à certains frissons qui me courent dans le dos, je crains fort de ne pas vous tenir long-temps compagnie. C'est, ma chère amie, le commencement de la fin.

V.

Ce commencement de la fin durait depuis trois ans. M. de Pont-Gibaud perdait ses forces lentement, comme un chêne séculaire qui perd ses feuilles une à une. Il s'éteignait; mais, en s'éteignant, il gardait tout entières ses facultés, la vigueur, la finesse et la netteté de son esprit.

Il lui arrivait quelquefois d'avoir des accès de fièvre qui le forçaient à rester au lit, ou du moins dans sa chambre, pour deux ou trois jours; mais l'indomptable vieillard triomphait de la maladie qui semblait n'avoir point de prise sur ce corps sec et brûlé.

Dans ces occasions, il ne manquait jamais de s'excuser auprès de sa femme.

— Je suis vraiment désolé, lui disait-il, et tout confus de vous faire attendre si long-temps... patientez encore un peu, ça ne peut pas tarder beaucoup.

Antoinette baissait le front à ces étranges paroles; le regard perçant du marquis descendait comme un jet de flamme jusqu'au plus profond de son cœur, et quelque chose lui disait que l'inflexible vieillard voyait plus clair qu'elle même dans ses secrets sentimens.

Certes, elle n'eût rien fait pour hâter la mort du marquis, d'une seule minute, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que sa mort lui rendrait son fils; et, cette pensée, il la devinait.

Il jouait donc une partie désespérée, et, comme un général qui voit sa défaite approcher, il usait de toutes les ressources, non pas pour éviter une fin inévitable, mais au moins pour en reculer le moment.

Le monde que M. et Mme de Pont Gibaud, avaient fui, les oubliait. Comme on crée sans peine à Paris un tourbillon autour de soi, aussi facilement crée-t-on le désert. Il suffit de fermer les portes qu'on a ouvertes. Quelquefois même, et sous l'empire de certaines circonstances, de la rive gauche à la rive droite il y a mille lieues.

Au bout de trois ans, fort peu d'entre les personnes qui avaient fréquenté le plus assidûment l'hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, se rappelaient encore le nom de M. le marquis de Pont-Gibaud. La plupart le croyaient mort.

Comme un lutteur à demi vaincu, M. de Pont-Gibaud ménageait ses derniers efforts; jamais peut-être la douceur de son langage n'avait atteint un tel degré de cruauté; jamais il n'avait mêlé tant de perfidie à sa politesse; jamais ses paroles n'avaient distillé un tel venin; il savait quels souvenirs et quels rapprochemens faisaient le plus de mal à sa femme, et c'étaient ceux là qu'il exploitait de préférence; mais Antoinette, qui voyait le jour de la catastrophe approcher rapidement, se raidissait contre la souffrance.

Ce fut alors que la dernière crise éclata. On a vu de quelle manière M. de Pont-Gibaud, s'était préparé à mourir.

Le notaire, instruit par François, voulut se dévouer tout entier à Mme de Pont-Gibaud, et il passa toute la nuit à examiner les colonnes du registre dans lequel le marquis avait détaillé le compte général de sa fortune.

Des renvois indiquaient les numéros d'ordre des pièces à l'appui classées méthodiquement dans des dossiers dont le registre signalait l'existence.

Au point du jour, M. Dubois se rendit à pied à la rue Trudon; François le reçut au bas de l'escalier.

— Eh bien ? demanda vivement le notaire.

— La nuit a été bonne, répondit François; mon maître a l'âme chevillée dans le corps.

— Et Mme la marquise? reprit M. Dubois.

— Elle attend.

— Puis-je lui parler ?

— C'est impossible! Madame est auprès de M. le marquis... elle ne l'a pas quitté d'une minute.

— Alors, je vais monter.

— Très bien; moi je vais annoncer Monsieur.

Le notaire traversa la pièce où la veille il s'était arrêté devant le moule de Ludovic d'Herblay, et pénétra dans la chambre du marquis aussitôt que François en eut entr'ouvert la porte.

Le malade était sur son séant, ayant près de lui sa femme et son médecin.

Mme de Pont-Gibaud échangea dans la glace un regard rapide avec le notaire. L'anxiété la plus vive se peignait sur son visage. Il était clair qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle craignait sans doute que son mari n'expirât pendant son sommeil, sans avoir eu le temps de parler.

Quant à lui, il paraissait mieux que la veille; un léger sommeil semblait l'avoir rafraîchi. Il salua M. Dubois du geste et l'invita à s'asseoir.

— Voilà la science qui m'accorde quelques heures de répit, dit-il. Ce ne sera pas ce matin... n'est ce pas, docteur ?

— Non... sans doute... mais ce soir...

— Eh bien ! ce soir, nous verrons ce qu'il faudra faire.

-- En aurez-vous le temps? murmura faiblement Antoinette, qui se mourait de frayeur de le voir trépasser tout à coup.

— Vous avez été toute votre vie si bonne pour moi, répondit-il, que vous ne voudrez pas me contrarier au dernier moment. La chose viendra toujours à son heure.

Le médecin se leva, prit sa canne et son chapeau, et se dirigea vers la porte.

Au moment de la passer, il se retourna :

— Monsieur le marquis, dit-il, ne vous fiez pas trop à cette vigueur factice que vous éprouvez depuis un instant. L'accès de fièvre vous soutient; quand elle tombera...

Ici le médecin s'arrêta.

— Très bien, répondit le marquis; puisqu'il me suffit de ne pas tomber avant elle, j'ai le temps.

Il congédia le médecin, et se tournant vers le notaire :

— Vous, mon cher Monsieur Dubois, restez, dit-il, nous avons à causer.

Antoinette pétrissait le bois du lit sous ses doigts.

— Qu'avez-vous donc ? ajouta le marquis en la regardant. Les mauvaises langues feraient courir le bruit, si d'autres que M. Dubois vous voyaient, qu'il vous tarde de m'ensevelir !

— Mon fils ! mon Dieu ! mon fils ! s'écria Mme de Pont-Gibaud, incapable de se contenir plus long-temps.

— Parbleu j'ai fait venir ce digne Monsieur Dubois, précisément pour m'occuper de ce fils, de son avenir... Dans peu d'instans vous le verrez.

Antoinette regarda la pendule à la dérobée; mais ce coup-d'œil, d'une éloquence terrible, n'échappa pas au vieillard.

— Il est neuf heures, dit-il, vous avez encore trois heures à patienter... mes accès de fièvre ne durent pas davantage, vous le savez... peut-être cinq ou six, quelquefois, mais rarement.

Le vieillard fit un effort pour changer de position.

— Ma chère amie, reprit-il, aidez-moi je vous prie... Bien... comme cela... Vous vous entendez supérieurement à soigner les malades.

Quand il fut convenablement assis, M. de Pont-Gibaud s'adressa au notaire :

— Mon cher Monsieur Dubois, dit-il, vous avez apporté le registre ?

— Le voilà, répondit le notaire.

— Et vous l'avez parcouru ?

— Certainement.

— N'est-il pas tout à fait en ordre ?

— On ne peut mieux quant aux chiffres, mais...

Ici le notaire s'arrêta et regarda Mme de Pont-Gibaud.

— Oh ! dit le malade, vous pouvez parler devant Mme de Pont-Gibaud... Je n'ai point de secret pour elle... et d'ailleurs un peu plus tôt, un peu plus tard... il faut bien qu'elle finisse par apprendre la vérité.

Antoinette interrogea son mari du regard.

— Toujours soucieuse ! dit le mari en souriant. Ceci, ma chère, est le chapitre de mes peccadilles... Le chapitre est long !.. Qui n'a pas quelques fautes à se reprocher ?... Il n'y a que vous... une sainte ! Voyons, mon cher Monsieur Dubois, aidez-moi donc à faire ma confession...

— Oh ! mon Dieu, Madame, la chose est fort simple et se voit tous les jours ! repartit M. Dubois.

Antoinette n'écoutait plus qu'à moitié : il ne s'agissait pas de son fils.

— Bien, cher notaire, très-bien, l'exorde est d'une philosophie tout à fait consolante; continuez, dit le vieillard.

— Bref, Madame, M. le marquis est ruiné.

— Ah ! mon cher Monsieur Dubois, point d'amplification, s'il vous plaît !... j'ai presque tout perdu... c'est vrai... mais il reste bien encore quelque petite chose.

— Des créances de jeu... des prêts... de grosses sommes qui ne valent pas trois sous, beaucoup d'argent placé à fonds perdu, sans intérêt.

— Que voulez-vous, mon cher Monsieur Dubois ! La vertu ne m'a jamais profité... Semez des bienfaits, et vous moissonnerez l'ingratitude. Un philosophe de l'antiquité a dit cela quelque part... je me souviens de cet adage un peu tard; mais ne manquez pas de l'apprendre à votre fils, ma chère amie; il lui servira.

Antoinette, comme c'était son habitude, ne répondit pas un mot.

— Du reste, plus rien, reprit le notaire.

-- Il ne faut pas, mon cher monsieur Dubois, me faire plus pauvre que je ne suis... Permettez... j'ai bien encore le mobilier et deux ou trois méchans petits coupons de rentes en cinq pour cent; au cours du jour, le capital m'aiderait bien à vivre cinq ou six mois... un an peut-être... Les bals coûtent fort cher, les dîners ne se donnent pas gratis. Erlheur m'a toujours fait payer les voitures qu'il m'a vendues... Le désir que j'avais de guérir Mme de Pont-Gibaud du spleen qui la dévore, m'a fait jeter l'argent par les fenêtres... je meurs avec le regret de n'avoir pas réussi.

— Ah ! l'atroce vieillard ! grommela M. Dubois entre ses dents, et tout haut il reprit :

— Les bals n'ont pas tout mangé, Monsieur le marquis; il y a la Bourse !

— Ah ! oui, les liquidations ! Le malheur m'a poursuivi avec un acharnement incroyable..... J'étais toujours à la hausse au moment de la baisse, et à la baisse quand venait la hausse... Le trois, le cinq, les chemins de fer, les actions de la Banque, les Bitumes, les Quatre-Canaux, la caisse hypothécaire, j'ai spéculé sur tout, et tout m'a été contraire... Bah ! n'en parlons plus... je meurs à temps... Si j'avais vécu trois mois encore, j'aurais joué le reste, et j'aurais perdu... c'est presque du bonheur !